

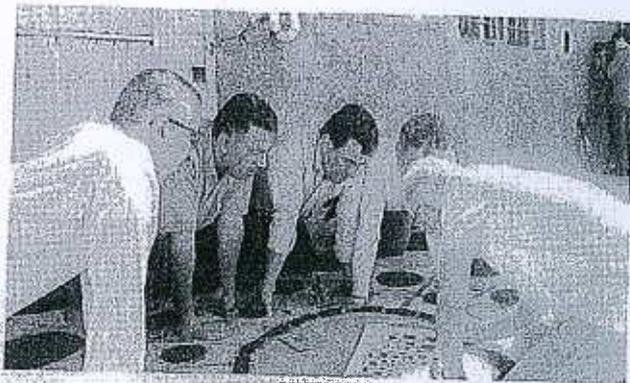
*A Arak, les tisserandes réalisent des tapis modernes conçus à Paris et que vient vérifier le galeriste Dominique Chevalier.*



# IRAN UN FRANÇAIS TISSE SES MERVEILLES

PAR CATHERINE  
SCHWAAB

Finis le marchand de tapis traditionnel. **Dominique Chevalier** l'a bien compris qui confie ses designs contemporains aux meilleurs artisans persans. Des pièces d'exception réclamées jusque dans les palaces londoniens. Nous l'avons accompagné dans ce pays en pleine transformation.



Dès son arrivée, avec les responsables de l'exécution, Dominique Chevalier confronte ses croquis originaux millimétrés et le tapis de Nicolas Aubagnac juste terminé. En bas, trois des meilleurs tisserandes du village, Kobra, Sedighé et Mantana.

la galerie se situe dans le carré d'or des anti-quaires, en bord de Seine. Le bazar de Téhéran : un village dans la ville. Et alentour, c'est une frénésie ininterrompue de taxis collectifs, motos pétaradantes, vendeurs à la sauvette, changeurs de dollars ou d'euros, marchands de tout, pistaches, cosmétiques, fruits, radios, outils, tissus funéraires, foulards multicolores, jeans, «mantôs»...

Les «mantôs», parlons-en : il y a dix à quinze

ans, ils flottaient et couvraient les mollêts. Aujourd'hui, ils sont coupés près du corps et s'arrêtent à mi-cuisse. On continue de croiser des femmes en tchador noir tendu sur des sourcils non épilés, mais la majorité a adopté le look «nord de Téhéran», c'est-à-dire un maquillage appuyé, fond de teint, blush, mascara épais voire faux cils, et un foulard posé sur l'arrière du crâne, gonflé par un échafaudage de chignon et/ou postiche qui rehausse le port de tête. Sans parler des colorations blondes qui surprennent. Jeunes, elles sont très fines et portent souvent une tunique cintrée sur le jean tandis que les romantiques arborent une longue robe princesse. «A chaque fois que je débarque à Téhéran, je découvre des nouveautés», observe Dominique Chevalier qui vient deux fois par an. Ici, il a ses habitudes. Par exemple il déjeune dans un petit restaurant en bordure du bazar où les affamés font la queue jusqu'à 4 heures de l'après-midi.

Iran, il le connaît mieux que les Iraniens. En vingt-cinq ans, Dominique Chevalier, 69 ans, y est venu une quarantaine de fois. De Tabriz à Kerman, de Mashhad à Chiraz, de Téhéran à Ispahan... il a sillonné tout le pays. Eh bien, à chaque fois qu'il débarque, chiffonné, à l'aéroport Khomeini, après huit, dix heures de vol et une escale épui-sante, il ressent la même transformation : «Je change de rythme, de logiciel. Je fonds. Je vois ces familles aux arrivées attendre un proche à n'importe quelle heure de la nuit. Elles se sont levées à 3 heures, 4 heures, elles débordent de chaleur, de sollicitude... En Iran, l'accueil, c'est sacré.»

C'est comme s'ils voulaient endosser votre fatigue, vous débarrasser du stress du voyage, balayer vos peurs, vos préjugés. Passé le contrôle des passeports, vous allez retrouver le ciel rose de l'aube orientale et... les légendaires embouteillages de Téhéran, bloqué dès 6 ou 7 heures du matin. Pas de panique. Les Iraniens sont là. Soucieux de votre bien-être : «*Âb mikhai?*» (Tu veux de l'eau ?). Le taxi fait tout pour vous rassurer. «On arrive bientôt...» Bientôt, c'est dans une heure tant le trafic est déjà dense. Téhéran possède pourtant un métro flam-bant neuf, entamé par les Français il y a quarante ans, et terminé par les Chinois récemment. Quatre lignes qui traversent cette ville immense du sud au nord et d'est en ouest. Mais encore aucun tronçon ne vous emmène à l'aéroport. Il paraît que c'est prévu. Avec la fin de l'embargo, les Français devraient se dépê-cher de reprendre la main...

Téhéran est une ville hérissée de grues et de chantiers : entre les autoroutes qui fracturent la ville, autour des parcs et des mosquées... Mais qui va acheter les appartements de ces tours en érection ? Qui va visiter les futurs centres commerciaux ? Qui va garer sa Peugeot, sa Citroën... (on ne voit plus de Pey-kâân bruyantes et polluées) ou sa Porsche (il y en a plus qu'à Paris) dans ces parkings à étages ? On sait que dans ce pays blo-qué par l'embargo occidental se trouvent beaucoup d'investis-seurs chinois, indiens, coréens, turcs... Pourtant, l'économie stagne à 1-2% et le chômage atteint 18-20%. Alors le commun des mortels fonctionne à double vitesse : un job officiel (quand on en a un) plus un ou deux autres boulots. La majorité des Téhéranais engouffre son premier salaire dans son loyer. Le reste sert à se nourrir, et à envoyer les enfants à l'école. Pour s'acheter un appartement ou des foulards Hermès (pas toujours authentiques) dans les shopping malls, il vaut mieux avoir accès aux devises étrangères...

Contrairement aux hommes d'affaires et aux touristes qui préfèrent le calme du quartier des ambassades, Dominique Che-valier loge dans le sud de la ville, tout près du bazar. «C'est là que je respire», confie comiquement ce Parisien pur chic dont

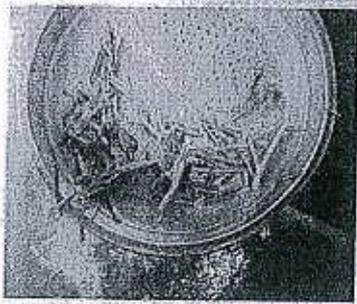
## POUR CES TAPIS HAUTE COUTURE, IL FAUT "LA ROLLS DES LAINES"

Sur les tables : des plats de riz aux herbes (ou aux aïelles, aux pistaches...) des kebabs de poulet, bœuf, agneau, des salades énormes... Quand il découvre qu'on est français, le patron va chercher un drapeau tricolore qu'il nous pose d'autorité sur la table ! Et avant de partir, il offre aux «Faransavi» deux sachets de nan, ce pain strié servi grillé dans les corbeilles et que tout le monde dévore. En Iran, le no-gluten ne passera pas.

Le lendemain, riche d'une énorme liasse de rials - 36000 à 39000 pour 1 euro ! -, le Français a rendez-vous avec Ali, son correspondant et associé iranien, marchand en ville. Ils se rendent à Arak, à 280 kilomètres, où sont fabriqués des tapis haute cou-ture, les Parsua. Des bijoux, ces tapis. Pièces uniques conçues par l'équipe artistique de la maison, ou par un décorateur presti-gieux, Jacques Grange, Nicolas Aubagnac... ils sont entièrement façonnés à la main, avec des laines de Chiraz, «la Rolls des laines», comme dit Aubagnac. Les moutons, bien nourris, paissent dans les monts Zagros, pâturages purs et eau de source cristal-line. La santé du mouton se lit dans sa toison.

C'est Hassan, agriculteur et gestionnaire de la fabrication





*Cochenille ou garance pour le rouge, racine de gaude pour le jaune... toutes les couleurs sont végétales. Et seront ensuite fixées avec la pierre d'alun, puis patinées au soleil.*



des tapis persans en province, qui a choisi les plus belles bêtes. Leur laine, prélevée sur leur dos (car les moutons se frottent les flancs), a été filée dans la montagne. Là, c'est une image d'une autre époque: les fileuses la roulent avec les doigts sur une toupie comme dans les contes de Grimm! «Elles donnent le sens du brin de laine», explique Dominique Chevalier. Sur la vingtaine de femmes qui ont ou n'ont pas «la main», les six meilleures vont filer la matière première des Parsua. Roulée en pelotes, la laine est acheminée à Arak, à 900 kilomètres, pour être teinte et tissée en tapis.

Arak, grande ville industrielle d'un million d'habitants, ce ne sont pas que les réacteurs nucléaires. La ville, très développée, riche de plusieurs universités technologiques (et patrie du champion de tennis Mansour Bahrami), fournit la moitié des besoins en acier du pays, de la pétrochimie et des trains. D'ailleurs, la pollution y est presque aussi sévère qu'à Téhéran.

Mais c'est dans les villages des environs que Dominique Chevalier vient vérifier la progression de ses tapis car la région est réputée depuis des siècles pour son savoir-faire. Il n'est pas le seul Occidental à passer commande dans ce fief des doigts d'or, mais il est le seul à venir vérifier le travail en cours. Depuis Téhéran donc, dès 6 heures et demie du matin (pour éviter les embouteillages!), il prend le volant sur une route qui n'a pas toujours été lisse et jalonnée de radars mobiles. «J'ai connu il y a dix ans la route cahoteuse et dangereuse où on zigzaguait, où les gens roulaient sur ma voie en sens inverse! A l'époque, les militaires faisaient sauter les mines [celles de la guerre avec l'Irak de 1980-1988]. Alors un flic nous balisait le chemin, et si on ne comprenait pas, il nous menaçait avec son flingue chargé!»

Ce matin, on traverse tranquillement le désert en respectant les limitations de vitesse; au loin, les montagnes arides culminent au-delà de 3000 mètres. Au village – des fermes dispersées mais pas d'agglomération comme en Europe –, le «Faransavi» est attendu avec... un petit déjeuner pantagruélique! (Œufs, confiture, nan, beurre, crème... on se croirait en Normandie. Il n'y a que des hommes aux fourneaux. Dans les familles traditionnelles, les épouses se montrent peu et ne mangent pas avec les invités. Etrange paradoxe de ce pays où cohabitent une culture ancestrale, un respect têtue des traditions, mais aussi une modernité, une vivacité très occidentales, une obsession des diplômes universitaires, une passion pour la littérature, le cinéma, la photo, un sens de l'humour permanent. Une fois franchie la barrière de la langue, il y a au fond peu de différences entre un Français

## JACQUES GRANGE «RESTITUER L'ÂME DES CHOSES»

C'est plus qu'un décorateur: un personnage d'opéra. Drôle, pétillant, cultivé, cinglant. Une heure avec lui et c'est une planète qui défile. Il ne connaît pas seulement le Tout-Paris des arts, des affaires et de la politique qui dîne volontiers à sa table – des Pinault, Amault, Dassault à la grande galeriste Gladstone, Caroline de Monaco, Isabelle Adjani, Yves Saint Laurent, Pierre Bergé, Valentino, Paloma Picasso, Sarkozy, les Fayçal, le roi du Bahreïn, la Sheikha Mozah, Ronald Lauder, etc. –, il a aussi connu les stars d'une époque dont on fait des films: Warhol, Cocteau, Aragon... Et Farah Diba dont il est très proche. C'est Ashraf, la sœur jumelle du défunt shah, qui l'a repéré quand il avait 25 ans. Cette redoutable princesse lui confia la décoration de son appartement puis de sa maison dans le Midi. C'était les années 1974-1975.

Esthète amoureux des arts islamiques, il vit dans l'appartement de Colette au Palais-Royal et incarne à lui seul cette France du style qui fascine le monde.

A commencer par les Iraniens. Il a visité Téhéran, Ispahan et Chiraz du temps des fêtes impériales...

«Quand, il y a plus de quinze ans, Dominique Chevalier m'a proposé des tapis design fabriqués en Iran, j'ai tout de suite accroché. Je voyais déjà les décors dans lesquels je les mettrais. J'avais compris très tôt qu'on voulait désormais du design propre et aux bonnes dimensions. Plus tellement de tapis anciens. Je lui ai conseillé: "Change d'échelle, cerne un motif, grandis-le. Reprends le sentiment des choses.»

Le «sentiment des choses», l'âme, c'est ce qu'il sait capter – ou fournir – chez ses clients, collectionneurs américains, anglais ou coréens et têtes couronnées qui lui envoient leur jet privé pour venir revoir un aménagement. C'est pour eux qu'il commande les somptueux tapis d'Arak. Et lorsqu'il demande des motifs compliqués comme des copies d'un Ispahan ou d'un Lotto; il faut patienter jusqu'à trois ans. CS.



et un Iranien. Une fascination réciproque les rapproche – les Iraniens précisant l'air de rien que «si votre culture a deux mille ans, la nôtre en a cinq mille», ce qui n'est pas faux. De même, il y a chez eux, chez nous, un souci du qu'en-dira-t-on, une coquetterie dans les relations, un art de recevoir, un goût immodéré pour la critique tous azimuts, aussi virulente envers les politiques que sur ses belles-sœurs ou ses voisins de palier.

En revanche, s'il est un domaine où la différence se fait cruellement sentir, c'est dans la relation entre les sexes. A Téhéran comme à Arak, la frustration des hommes est palpable. Dans le métro, par exemple, toujours bondé, sur une rame entière, deux wagons sont réservés aux femmes, à l'avant et l'arrière. Insuffisant, évidemment. Alors quelques-unes prennent place chez ces messieurs. Ils se lèvent, certes plus vite qu'à Paris, pour vous céder leur siège, mais leurs regards, leurs distances – ou leurs rapprochements – en disent long sur le manque d'habitude. Non, l'Iran n'est pas – encore – le pays de l'amour galant. Sauf chez les jeunes, nombreux, débordant de vie. A Téhéran, dans les parcs, sur les collines de Darband, sur le nouveau Pole Tabiat (un magnifique «pont de la Nature» piétonnier, à (Suite page 123)

quatre niveaux), ils ont 20 ans et l'insouciance: ça blague, ça rigole et ça joue habilement de l'art de la transgression. Comment seront-ils dans dix ans? Madame sera-t-elle à table avec les convives?

Aujourd'hui, ce sont les hommes qui préparent le déjeuner. Ils ont déroulé une nappes sur le tapis persan, et servent le «kholeshte bademdjoun» (un divin poulet aux aubergines, lentilles blondes et tomates), sur une montagne de basmati. Ensuite, sieste pour tout le monde et petite prière pour les religieux. Les autres, indifférents, continuent à bavarder à côté. Si vous leur posez la question de leur foi, certains vous confient qu'ils sont «à moitié agnostiques»! Avec la gastronomie et le «tarôf» (les politesses tarabiscotées), le double langage est leur spécialité.

Retour aux tapis. La visite est méthodique, de maison en maison. Dans les foyers, les tisseuses ont bien conscience de réaliser des pièces hors du commun. Mais là encore, quand on pénètre dans le hangar de ces fermes isolées où les paysans ont réussi à caser un grand métier à tisser, on se croit revenu aux années 1750. Assises face à l'engin en bois, le dessin millimétré grandeur nature étalé au-dessus de leurs têtes, elles façonnent avec des gestes à l'ancienne, des outils d'autrefois, un graphisme élaboré à Paris. Un court-circuit détonant. Couleurs, nuances, épaisseurs, arrondis, bordures... C'est toute l'expérience du tapis persan qui intervient. Le design est moderne mais la «main» reste traditionnelle, riche de toute la patience et la précision qui caractérisent les tisserandes. Il faut six mois, parfois douze selon la taille, pour confectionner un tapis car on fixe ensuite les couleurs définitives, on les patine au soleil. Et là, c'est comme une tarte aux pommes: ni trop foncé ni trop clair. Le dosage solaire, les artisans d'Arak le maîtrisent très bien.

Tous les colorants sont végétaux; et, comme dans la gastronomie, ils signent leur provenance. Par exemple pour le rouge, la racine de garance a ses millésimes! Pareil pour la racine de gaude qui donnera un certain jaune, pas n'importe lequel... Sur les couleurs, Nicolas Aubagnac est intarissable: «Ces pigments naturels donnent de subtiles variations et une vibration que l'on ne peut absolument pas obtenir avec des teintures chimiques.» Résultat: dans les intérieurs luxueux des

*Au premier plan, Hassan, directeur des travaux à Arak, à côté d'Ali et son fils Hamad venus de Téhéran ce matin avec Dominique Chevalier (à dr.). Au fond, deux responsables d'exécution. Au centre: le poulet aubergines-tomatés!*



collectionneurs chinois ou russes comme dans les décors dépouillés des grands architectes américains, ces tapis aux nuances délicates sont comme des tableaux.

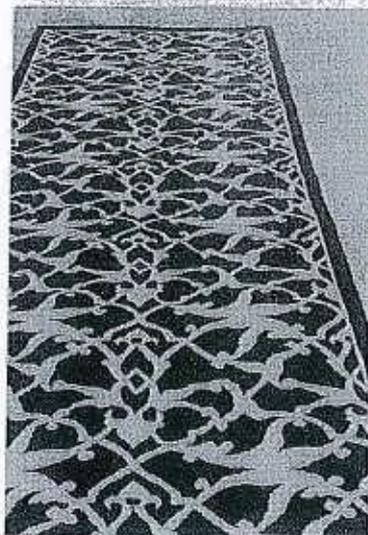
Malgré un goût commun pour la beauté, il a fallu ajuster le ton entre Français et Iraniens. Dominique Chevalier s'est beaucoup démené: «Au début, je leur donnais mille explications, et ils ne notaient rien! Alors évidemment, quand je revenais trois mois plus tard, ça n'était pas ça. Pour eux, c'était joli "kheili khas-hanghe", donc c'était bien! Mais ça n'était plus tout à fait le dessin d'origine! Alors je faisais défaire. Je restais la nuit. Et... dans mes remarques, je manquais de diplomatie...» Ali et Hassan en

## LA CONVIVIALITÉ FACE AUX LOIS DU MARKETING: LE CHOC DES CULTURES!

rien aujourd'hui. «Oui, oui, Dominique nous a appris le marketing!» Comprenez: l'exigence, la ponctualité et la rigueur qui impliquent une certaine rigidité contraire à l'esprit iranien. Dominique: «Il ne faut jamais leur faire perdre la face. Maintenant, quand quelque chose ne va pas, je les félicite d'abord, puis j'explique, avec des circonvolutions! Avant, je boudais...» Il n'a pas boudé souvent: «Sur 10000 mètres carrés de tapis exécutés en dix ans, on a dû en faire refaire deux.» N'empêche, si le liseré n'a pas la bonne largeur, il faut défaire, nœud par nœud, rang par rang. Si le brun n'est pas assez roux, il faut le remettre au soleil, au risque d'affecter les autres teintures! Alors on pose des caches... Quand un palace londonien commande un tapis «qui ne freine pas les chariots à bagages», eh bien il leur demande d'inventer une technique de bordure rasée. Et ils trouvent! L'hôtel est ravi: ces tapis deviendront un symbole pérenne, ils vont durer des générations. «Au départ, les dessins modernes et géométriques les déroutaient, se souvient Dominique Chevalier. Ils me disaient: "Ça ne se vendra jamais, on ne sera jamais payés!" Pour eux, le tapis iranien est traditionnel ou n'est pas.» Il n'a pas tort. D'ailleurs les Iraniens le regardent un peu comme un hérétique: transformer NOS tapis persans en œuvres contemporaines? Au secours! Il y a chez eux un conservatisme très... français.

En 2015, les habiles tisserandes d'Arak ont compris qu'il faut évoluer. Le travail à la ferme ne sera pas éternel. Leurs maris, leurs enfants se font embaucher en usine. Alors, comme dans nos ateliers Couture, les petites mains – recherchées, bien payées – exécutent les désirs des riches Saoudiens qui n'aiment que l'exclusif mais neuf, ou ceux de tel marchand américain qui, pour ses trois boutiques, veut une dizaine de tapis «à dessin moderne et sans bordure». L'embargo américain? On le contourne en faisant transiter les pièces par la Turquie. Elles seront estampillées «made in Turkey» et le tour est joué! Mais attention, quand l'embargo sera levé... La fierté nationale reprendra ses droits. ■

Catherine Schwaab



*À g., un tapis contemporain fabriqué à Arak, qui tranche avec les tapis historiques du musée de Téhéran.*

*Expo photo «Vision d'Iran» de Jean-Michel Vogé, du 7 au 22 novembre, galerie Chevalier, 17, quai Voltaire, Paris 6<sup>e</sup>.*

